



GOLIARDA
SAPIENZA

*L'Art
de la joie*



I.

Et voyez, me voici à quatre, cinq ans traînant un bout de bois immense dans un terrain boueux. Il n'y a pas d'arbres ni de maisons autour, il n'y a que la sueur due à l'effort de traîner ce corps dur et la brûlure aiguë des paumes blessées par le bois. Je m'enfonce dans la boue jusqu'aux chevilles mais je dois tirer, je ne sais pas pourquoi, mais je dois le faire. Laissons ce premier souvenir tel qu'il est : ça ne me convient pas de faire des suppositions ou d'inventer. Je veux vous dire ce qui a été sans rien altérer.

Donc, je traînais ce bout de bois ; et après l'avoir caché ou abandonné, j'entrai dans le grand trou du mur, que ne fermait qu'un voile noir couvert de mouches. Je me trouve à présent dans l'obscurité de la chambre où l'on dormait, où l'on mangeait pain et olives, pain et oignon. On ne cuisinait que le dimanche. Ma mère, les yeux dilatés par le silence, coud dans un coin. Elle ne parle jamais, ma mère. Ou elle hurle, ou elle se tait. Ses cheveux de lourd voile noir sont couverts de mouches. Ma sœur assise par terre la fixe de deux fentes sombres ensevelies dans la graisse. Toute la vie, du moins ce que dura leur vie, elle la suivit toujours en la fixant de cette façon. Et si ma mère – chose rare – sortait, il fallait l'enfermer dans les cabinets, parce qu'elle refusait de se détacher d'elle. Et dans ces cabinets elle hurlait, elle s'arrachait les cheveux, elle se tapait la tête contre les murs jusqu'à ce qu'elle, ma mère, revienne, la prenne dans ses bras et la caresse sans rien dire.

Pendant des années je l'avais entendue hurler ainsi sans y faire attention, jusqu'au jour où, fatiguée de traîner ce bois, m'étant jetée par terre, je ressentis à l'entendre crier comme une douceur dans tout le corps. Douceur qui bientôt se transforma en frissons de plaisir, si bien que peu à peu, tous les jours je commençai à espérer que ma mère sorte pour pouvoir écouter, l'oreille à la porte des cabinets, et jouir de ces hurlements.

Quand ça arrivait, je fermais les yeux et j'imaginai qu'elle se déchirait la chair, qu'elle se blessait. Et ce fut ainsi qu'en suivant mes mains poussées par les hurlements je découvris, en me touchant là d'où sort le pipi, que l'on éprouvait ainsi une jouissance plus grande qu'en mangeant le pain frais, les

fruits. Ma mère disait que ma sœur Tina, «La croix que Dieu nous a justement envoyée à cause de la méchanceté de ton père», avait vingt ans ; mais elle était grande comme moi, et si grosse qu'on aurait dit, si on avait pu lui enlever la tête, la malle toujours fermée de mon grand-père : «Un damné, plus encore que son fils...», qui avait été marin. Quel métier c'était que celui de marin, je n'arrivais pas à le comprendre. Tuzzu disait que c'étaient des gens qui vivaient sur les bateaux et allaient sur la mer... mais qu'est-ce que c'était que la mer ?

On aurait vraiment dit la cantine de notre grand-père, Tina, et quand je m'ennuyais je fermais les yeux et lui détachais la tête du corps. Si elle avait vingt ans et était une femme, toutes les femmes à vingt ans devaient sûrement devenir comme elle ou comme ma mère ; pour les garçons c'était différent : Tuzzu était grand et il ne lui manquait pas de dents comme à Tina, il les avait fortes et blanches comme le ciel d'été quand on se lève tôt pour faire le pain. Et son père aussi était comme lui : robuste et avec des dents qui brillaient comme celles de Tuzzu quand il riait. Le père de Tuzzu riait toujours. Notre mère ne riait jamais, et cela aussi parce qu'elle était femme, sûrement. Mais même si elle ne riait jamais et n'avait pas de dents, j'espérais devenir comme elle : au moins elle était grande et ses yeux étaient grands et doux, et elle avait des cheveux noirs. Tina n'avait même pas ça : seulement des fils que maman étalait avec le peigne pour essayer de recouvrir le sommet de cet œuf.

Les cris ont cessé : notre mère est sûrement rentrée et fait taire Tina en lui caressant la tête. Qui sait si maman a découvert elle aussi qu'on peut éprouver tellement de plaisir en se caressant à cet endroit ? Et Tuzzu, qui sait si Tuzzu le sait ? Il doit être en train de ramasser les roseaux.

Le soleil est haut, il faut que j'aille le chercher et l'interroger sur ces caresses et il faut aussi que je l'interroge sur cette mer. Y sera-t-il encore ?

La lumière me fait brûler les yeux. Toujours, quand je sors de la pièce, la lumière me brûle les yeux; quand j'entre, par contre, l'obscurité m'aveugle. La grosse chaleur est retombée et les montagnes sont redevenues noires comme les cheveux de maman. Toujours, quand la chaleur retombe, les montagnes deviennent noires comme ses cheveux, mais quand la chaleur monte elles deviennent bleues comme l'habit du dimanche que maman coud pour Tina. Toujours des vêtements pour elle, et des rubans! Elle lui a même acheté des chaussures blanches. À moi, rien: «Tu as la santé, ma fille, mes vêtements raccourcis peuvent te suffire. À quoi servent les vêtements quand on a la santé? Remercie le Bon Dieu, au lieu de te plaindre, remercie le Bon Dieu!» Elle parle sans arrêt de ce Dieu, mais si l'on demande des explications, rien: «Prie-le de te protéger, voilà tout! Que veux-tu savoir? Prie-le et voilà.»

La grosse chaleur est vraiment passée et l'air est frais. La boue s'est asséchée en quelques heures, le vent s'est asséché, la cannaie est immobile et ne crie pas comme hier. Il faut bien regarder: là où les roseaux bougent, là se trouve Tuzzu.

— Que fais-tu là comme une crétine? Tu regardes les mouches?

— Je te cherchais, et je ne suis pas une crétine! Je te cherchais, tu as fini?

— Je n'ai pas fini. Je me repose. J'en profite pour me fumer une cigarette. Tu es aveugle ou quoi, en plus d'être crétine comme ta sœur? Tu ne vois pas que je suis étendu à l'ombre et que j'ai une cigarette à la bouche?

— Tu fumes, maintenant? Je ne t'avais jamais vu fumer avant.

— Bien sûr que je fume, depuis deux jours. Il était temps, non?

Il se taisait, maintenant, et il ôtait la cigarette de sa bouche. Il ne parlerait plus. Toujours, quand il fermait la bouche, Tuzzu ne l'ouvrait plus pour des heures, comme disait son père. Et s'il faisait ça avant, qu'est-ce que ce serait maintenant qu'il fumait. Et comme il était grand ainsi étendu! Il avait grandi ou c'était la cigarette qui le faisait paraître plus grand? Comment puis-je lui parler maintenant qu'il est devenu aussi grand? Il me rira à la figure et il dira que je suis une petite crétine, comme toujours. La seule solution était de s'asseoir près de lui et de rester immobile, au moins je pouvais le regarder. Et je le regardai longuement et je le regardai

maintenant : son visage noir de soleil était comme entaillé de deux blessures immenses et claires – ce n'étaient pas là des yeux – qui pleuraient une eau bleue, profonde et fraîche. Je regardais le mouvement sûr avec lequel il portait à sa bouche la cigarette et puis l'enlevait comme faisait son père.

Cette sûreté de mouvement me fit trembler.

Non, il ne me parlerait plus et peut-être ne me permettrait-il même plus de le regarder. Le froid devint si fort à cette pensée que je dus fermer les yeux et m'étendre, parce qu'aussi la tête me tournait comme cette fois où j'avais eu de la fièvre. Je fermai les yeux dans l'attente de la condamnation. Il ne me permettrait même plus de le regarder.

– Qu'est-ce que tu fais, bécassote, tu dors ?

– Non, je ne dors pas. Je pensais.

– Ah, parce qu'en plus tu penses, toi ? Bécassote que t'es avec tes pensées, tiens ! Et à quoi pensais-tu ? On peut avoir l'honneur de le savoir ?

– Je pensais te demander...

– Quoi ? Et va, parle ! On dirait une poule à qui on va tordre le cou ! Et de quoi s'agit-il, parle !

– Oh rien, rien. Je voulais te demander ce que c'est que la mer.

– Et allez avec cette mer ! Entêtée que tu es ! Cent fois je te l'ai expliqué, cent fois ! La mer est une étendue d'eau profonde comme l'eau du puits qui se trouve entre notre ferme et cette mesure qu'est votre maison.

– Sauf qu'elle est bleue, et qu'on a beau tourner les yeux dans tous les sens, on ne peut pas voir où elle finit. Mais qu'est-ce que tu veux comprendre ! Tu es sottte et même si t'étais pas sottte, les femmes, comme dit mon père, depuis que le monde est monde, ne comprennent rien à rien.

– Pas du tout, je comprends, moi : une eau profonde comme celle du puits mais bleue.

– Bravo ! Félicitations ! Alors, lève-toi et regarde autour de toi ! Tu la vois cette plaine marécageuse ? Comment s'appelle cette plaine, hein ? Voyons si tu es digne d'apprendre.

– Cette plaine s'appelle Plaine du Bœuf.

– Voilà, la mer est une plaine d'eau bleue, mais sans les montagnes de lave que nous voyons là au fond. Quand on regarde la plaine de la mer on ne voit rien au fond, rien qui bloque la vue, ou mieux, on voit une ligne toute mince qui n'est rien d'autre que la mer qui se mélange au ciel. Et cette ligne s'appelle l'horizon.